plus difficile d'accès pour le profane, Martin Goodman (« Josephus and variety in first-century Judaism ») met l'accent sur la diversité du judaïsme, qui va bien au delà des trois branches mentionnées par Flavius Josèphe, Pharisiens, Sadducéens, Esséniens, et comprend aussi les *hakhamim*, à distinguer des Pharisiens, même s'ils en sont proches. — Judith Lieu (« The forging of christian identity and the *Letter to Diognetus* ») s'appuie sur la *Lettre à Diognète* pour montrer la difficulté de se définir une nouvelle identité, par rapport aux Juifs et aux Gréco-Romains — problème dont l'actualité (l'article date de 1998, repris en 2009) n'échappera à personne. — Guy G. Stroumsa (« Purification and its discontents. Mani's rejection of baptism ») évoque la personne de Mani, grandi dans la secte judéo-chrétienne des Elkasaïtes, dont il rejeta le rite des ablutions quotidiennes, sous l'influence des critiques de Jésus à l'encontre des Pharisiens ? ou plutôt, selon l'auteur, sous celle du bouddhisme. — J. A. North (« Pagans, polytheists and the *pendulum* ») n'est pas une étude historique sur le passage du polythéisme (païen) au monothéisme (chrétien) comme religion dominante de l'empire, même s'il y est question de *historical meta-narratives*. « Monothéisme », « polythéisme » sont des mots intraduisibles en grec et en latin. La spéculation monothéiste n'est pas hostile aux religions civiques du temps, qui sont la règle. Entre les deux, il n'y a pas conflit, mais tension créatrice.

IV. — Averil Cameron (« Early Christianity and the discourse of female desire ») oppose la femme, vue comme fille d'Ève et tentatrice, et la figure maternelle et salvatrice de la Vierge Marie, cependant que le langage de l'érotisme s'applique à l'expérience religieuse. — Peter Brown (« Enjoying the Saints in Late Antiquity ») retrace la longue histoire du culte des saints, depuis la rigueur d'Augustin, hostile aux réjouissances profanes, chants, beuveries, hérités du paganisme, jusqu'au Moyen Âge et même aux temps modernes (sainte Thérèse de Lisieux) : « faire la fête » aux fêtes des saints n'exclut pas une forte charge de sentiment religieux. L'homme moyen est convié à imiter leurs vertus héroïques, *but heaven is a long way off*, dit l'auteur, non sans humour.

Les articles comportent chacun leur bibliographie particulière et, parfois, un complément. Le volume, qui n'a pas de conclusion, s'achève sur des « Suggestions for further reading » et un Index. On appréciera la richesse de cet ensemble, qui sort des sentiers battus et fait découvrir à l'antiquisant classique l'extrême diversité de croyances et de rites d'un empire universel, aussi éclaté que notre monde religieux d'aujourd'hui. Le lecteur découvre des minorités religieuses qu'il ne soupçonnait pas et referme le livre avec le sentiment réconfortant d'avoir élargi son horizon intellectuel et spirituel.

Jacqueline Champeaux.

Archéologie. Histoire de l'Art

Vincent Jolivet, *Tristes portiques ; Sur le plan canonique de la maison étrusque et romaine* (Bibliothèques des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, n° 342) : Rome, École française de Rome, 2011, 343 pages, 171 illustrations.

Cet ouvrage, dont l'illustration particulièrement riche et soignée vient heureusement démentir le titre, se place d'emblée sous la référence de Claude Lévi-Strauss : c'est dire qu'il n'est pas seulement un ouvrage d'ordre technique

sur l'architecture, consacré à la maison dite à atrium (mais que l'auteur préfère appeler à *cavaedium*, soulignant à juste titre que cet espace intérieur peut se présenter sous des formes diverses, être libre ou couvert, muni ou non d'un impluvium, pourvu au non de colonnes). D'ailleurs, dans sa préface, l'auteur rappelle qu'avant de choisir ce titre, il avait pensé lui donner un autre titre, DOMVS IVSTA, ce qui montre bien que, derrière les considérations purement formelles, se laissent entrevoir des questions qui mettent en jeu la conception que les Romains, et avant eux les Étrusques chez qui ce type de plan s'est d'abord répandu, se faisaient de l'univers et de la place de l'homme dans celui-ci. L'expression de *domus iusta* — qui il est vrai, sous cette forme, n'est pas antique — renvoie aux représentations bien connues de l'*Etrusca disciplina*, à propos de l'*urbs iusta* (Servius, commentaire à l'*Énéide*, 1, 422). L'auteur, à partir d'une étude minutieuse de l'histoire de ce type de construction et de la place qu'il semble avoir occupée, dans la société étrusque puis romaine, comme signe distinctif des maisons de l'élite et de sa structure, rapprochée de la représentation de l'espace telle qu'elle avait été posée dans la science religieuse tyrrhénienne, avance l'idée suggestive que la maison canonique aurait été, à sa manière, un microcosme répondant à l'ordre général du cosmos et que, par conséquent, elle aurait fait l'objet d'une inauguration, au même titre que les demeures des dieux ou la ville elle-même. Ce ne peut sans doute être là qu'une hypothèse ; mais cela montre l'intérêt de ce livre, qui va bien au-delà du seul exposé des données architecturales.

Néanmoins, bien sûr, c'est à cet exposé des données et à leur étude que l'ouvrage s'attache avant tout. Et il est heureux qu'une telle synthèse fasse le point sur une question, classiquement posée à partir de la redécouverte d'Herculanum et de Pompéi, qui a permis de dépasser les reconstructions théoriques faites à partir du texte de Vitruve et d'introduire dans le débat la réalité concrète des maisons révélées par les fouilles, en constant renouvellement du fait des incessantes nouveautés apportées par l'archéologie — et ce n'est pas le moindre intérêt du volume que de faire un point, aussi bien informé que prudent dans l'appréciation des faits, sur les trouvailles les plus récentes, y compris lorsqu'elles suscitent des discussion aussi vives que les maisons du VI^e^ siècle av. J.-C. fouillées sur le flanc du Palatin par l'équipe d'A. Carandini. Une étude d'ensemble n'avait rien de superflu : dans la planche de la p. 14, on voit avec amusement les déformations successivement apportées (jusque dans des ouvrages de 2003 et 2004), au plan canonique tel que Johannes-Adolf Overbeek l'avait proposé en 1875. Il était indispensable de revenir à la réalité du terrain et d'exposer l'ensemble des données. Or, de ce point de vue, le travail de V. Jolivet est tout à fait remarquable.

Partant de la situation de l'âge protohistorique, avec ses cabanes de forme ovale ou rectangulaire que révèlent aussi bien les trous de poteaux du Palatin que les urnes-cabanes ou une tombe ancienne comme la Tomba della Capanna de Cerveteri, il montre quelle révolution a apporté l'introduction, dans le courant du VII^e^ siècle av. J.-C., grâce à l'ouverture du monde italien sur l'extérieur, du type connu par le *beit-hilani* oriental ou la maison à *pastas* grecque. La disposition de maisons en long, avec rapidement une structure tripartite donnant sur la façade avant, se répand avant même qu'on passe à des constructions en dur, munies d'un toit de tuile, puisqu'on rencontre déjà le nouveau plan dans le *timber building*, à structure de poutres en bois, de Cerveteri. Et, avec un exemple remarquable et monumental comme celui du palais étrusque de Murlo (580 av. J.-C.), on voit s'organiser un plan d'ensemble où cette structure tripartite s'ouvre sur un espace interne central, qui trouvera son expression classique, en Étrurie dans les maisons de Marzabotto, vers la fin du siècle, et, à Rome (si on admet la restitution qui en a été proposée), dans les maisons au pied du Palatin. L'auteur expose en détail la diffusion de ce

type de maisons, sans négliger bien sûr l'apport de l'archéologie funéraire, puisque les demeures des morts, telles que les grandes nécropoles étrusques nous les font connaître, sont inévitablement bien mieux connues que celles des vivants, mais aussi — ce qui est plus original — en tenant compte aussi de l'architecture religieuse, avec une intéressante confrontation, dans leurs ressemblances et leurs différences, entre le plan de la *domus* et celui du temple dit toscan (ce qui ouvre des perspectives nouvelles sur la fameux problème des triades étrusques et de la disposition tripartite attribuée par Vitruve à son *Tuscanicum templum*).

Mais ce type de maison disparaît sous l'Empire — dont ni les grandes villas ni, dans le domaine public, les édifices à plan basilical, ne répondent plus à ce modèle. V. Jolivet rappelle que, contrairement à la propagande savamment orchestrée par le prince qui en vantait la simplicité, la *domus* d'Auguste représente une rupture par rapport à la maison ancienne — dont l'auteur suggère que les caractéristiques ont en revanche été conservées, mais à titre de renvoi à une tradition qui était en passe d'être abandonnée, dans la maison de Livie avec la singularité de son plan. Par-delà la question du plan de la maison, c'est à une réflexion sur la société romaine et sur son évolution que ce beau livre invite.

Dominique Briquel.

Adam Ziółkowski, Sacra Via*, Twenty Years After* (Supplements to the Journal of Juristic Papyrology) : Varsovie, Fundacja im. Rafała Taubenschlaga, 2004, 155 pages, 22 planches.

Il s'agit d'un livre déjà ancien, puisqu'il a paru en 2004, mais il n'a été adressé à notre *Revue* que dernièrement. En un sens, il présente aujourd'hui surtout un intérêt historique. Le but principal de notre collègue polonais avait en effet été d'exprimer dans ces pages son désaccord avec les propositions que Filippo Coarelli avait formulées vingt ans auparavant dans le premier volume de son étude du Forum (*Il Foro Romano*, * : *Periodo arcaico*, paru chez Quasar à Rome en 1983) sur le tracé de la Via Sacra et sur la localisation au « temple de Romulus » qu'il avait corrélativement envisagée pour le temple de Jupiter Stator, fixant donc là la fin de la Via Sacra dans l'acception étroite du terme, et la limitant à la partie de la voie rejoignant directement le Forum. Or, dans son ouvrage sur le Palatin paru chez Quasar en 2012 (Palatium. *Il Palatino dalle origini all'Impero*) et recensé par Ph. Fleury dans le n° 90 (2012) de notre *Revue*, p. 509-512, F. Coarelli devait modifier sensiblement ses vues et, reconnaissant le bien-fondé des objections avancées sur ce point par A. Ziółkowski, renoncer à fixer cette limite aussi près du Forum, en soulignant, d'ailleurs, que sa proposition concernant le temple de Jupiter Stator ne pouvait être valable que pour une période tardive, sans que cela préjugeât de son emplacement originel (p. 29-35). Cela montre en tout cas la valeur de l'argumentation avancée dans ce livre, qui continue à se recommander par la riche documentation graphique qu'il offre et par une très claire présentation du problème topographique, donnant l'ensemble des témoignages anciens sur la question et des différentes solutions qui ont été proposées (avec les trois localisations différentes qui ont été avancées pour le temple de Jupiter Stator, celle de F. Coarelli, celle, traditionnelle, le plaçant près de l'Arc de Titus et celle de M. A. Tomei, le situant plus haut sur le *cliuus Palatinus*).

Dominique Briquel.

Fred C. Albertson, *Mars and Rhea Silvia and Roman Art* (Collection « Latomus », n° 336) : Bruxelles, Latomus, 2012, 241 pages, 33 planches (62 figures).

Ce travail correspond à une recherche qui avait été menée à bien pour l'essentiel en 2004, si bien qu'on n'a pas à s'étonner si l'auteur n'a pas pu tenir compte d'un ouvrage comme celui d'A. Dardenay, *Les mythes fondateurs de Rome, images et politiques dans l'Occident romain* (Paris, 2011) ou de la recension complète des sources littéraires relatives à la légende prise en considération qu'offre le volume I de *La leggenda di Roma*, paru en 2006 sous la direction d'A. Carandini. En l'occurrence, ce n'est pas vraiment gênant : ce que l'auteur étudie est non la tradition écrite, mais les reflets de cet aspect de la légende du *conditor* dans l'art. Nous disposions d'instruments de travail fondamentaux sur d'autres points : F.C. Albertson souligne sa dette à l'égard de l'ouvrage de 1979 de C. Dulière, *Lupa Romana*, qui continue à être la synthèse de référence sur le thème de la louve et des jumeaux fondateurs. Le thème de Mars et Rhéa Silvia n'a assurément pas la même importance. L'auteur ne compte que 51 représentations sûres, ce qui dénote le succès bien moindre du motif. Mais il était très souhaitable qu'en soit établi un catalogue, ce à quoi F.C. Albertson s'est attelé avec minutie et en tenant soigneusement compte des nombreux points de discussion, puisqu'il s'agit parfois de documents très controversés (on le verra pour la datation du temple décastyle figurant sur un relief trouvé dans le Forum de Trajan à propos duquel l'auteur, p. 54-69, s'oppose à la datation communément admise, qui y voit une œuvre de l'époque d'Hadrien, pour le remonter à celle d'Auguste). Et l'on appréciera la perspective historique qu'il dégage : le thème aurait commencé à être pris comme sujet de représentation à l'époque républicaine, avec une certaine variété de formes, parfois dans le cadre de cycles traitant d'autres épisodes de la légende des origines ; puis il aurait été diffusé, mais sous une forme presque figée, comme symbole du destin providentiel de Rome, par l'art augustéen ; il aurait ensuite été presque oublié avant qu'Hadrien, par la création du culte de *Roma aeterna* et de *Venus Felix*, ne lui redonne une vitalité certaine — se traduisant par une nouvelle diffusion, y compris dans des monuments privés et avec des enrichissements iconographiques (ajouts de personnages secondaires comme Cupidon ou le Tibre), dont un des derniers exemples serait fourni par l'autel Casali que F.C. Albertson propose de mettre en rapport avec la mort du fils de Maxence, Romulus, en 309. L'ouvrage s'adresse donc au spécialiste de l'histoire de l'art et sa riche illustration le rendra fort utile de ce point de vue. Il ne s'agit pas en revanche d'une étude de la tradition et de sa genèse (ainsi pour le miroir de Préneste, il est renvoyé sans plus à l'opinion, pour le moins discutable, de T.P. Wiseman qui y voit une illustration de la légende de la *mater Larum*). L'auteur semble penser que la légende indigène a toujours admis que les jumeaux étaient fils de Mars : on ne trouve aucune allusion au fait, à peu près certain, que dans une forme primitive de la tradition ils naissaient d'un dieu masculin du foyer (nulle référence n'est faite à la tradition de la naissance d'un phallus sorti du foyer royal ; ni Servius Tullius, ni Caeculus ne sont mentionnés et la version de Promathion est noyée dans une série de traditions grecques sans rapport avec la légende locale). Mais le spécialiste de littérature sera aussi très intéressé par le fait que cette tradition figurée rompt avec l'idée que nous nous faisons du motif de Mars et Rhéa Silvia, à partir principalement de nos sources historiques. Or ce que l'art donne à voir est une autre forme de la légende, avec une Rhéa Silvia non pas éveillée et s'unissant ainsi au dieu, mais endormie et visitée par le dieu soit venant à sa rencontre, soit descendant du ciel. F.C. Albertson y voit à juste titre l'effet de la version diffusée par les poètes (Ennius, éventuellement Naevius avant lui, et finalement Ovide) et qui aura trouvé sa transposition iconographique dans le thème d'Ariane endormie. On le suivra moins volontiers dans l'idée que le *columbarium*

situé près de la tombe des Statilii prouve l'existence d'une autre version, fondée sur l'explication rationalisante qu'on trouve chez Denys d'Halicarnasse, évacuant l'intervention d'un dieu et imaginant que la vestale ait été violée par Amulius ou un autre personnage humain. Le fait que l'imagerie soit différente ne garantit pas qu'on se trouve devant cette forme différente de la légende, qui a toute chance de ne pas être sortie des cercles érudits.

Dominique Briquel.

Jane DeRose Evans (dir.), *A Companion to the Archaeology of the Roman Republic* (Blackwell Companions to the Ancient World) : Chichester, Wiley – Blackwell, 2013, 722 pages, 36 figures.

On connaît la formule de ces *Companions*, qui visent à faire le point, sous une forme à la fois précise et d'accès aisé pour un public non spécialisé (le principe est de fournir des « sophisticated and authoritative overviews »), sur une question relevant du domaine de l'Antiquité classique. Le volume, dont la direction a été confiée à Jane DeRose Evans, professeur d'archéologie à Temple University à Philadelphie, est consacré à l'archéologie du monde romain de la République et réunit 37 contributions, dues à 38 auteurs. Ces ouvrages sont destinés avant tout au public anglo-saxon, ce qui se traduit inévitablement parfois par le fait que des travaux qu'un lecteur francophone s'attendrait à voir pris en compte ne sont pas mentionnés. Il en va ainsi des ouvrages de J. Hadas-Lebel (*Le bilinguisme étrusco-latin*, 2004), d'E. Dupraz (*Les Vestins à l'époque tardo-républicaine : du nord-osque au latin*, 2010) — où la question de l'identité locale et de sa signification dans le contexte global de la « romanisation » sont très bien traités pour les régions prises en considération — ou encore de la récente synthèse de V. Jolivet sur la maison romaine (*Tristes portiques ; Sur le plan canonique de la maison étrusque et romaine*, 2011), qui brillent par leur absence. C'est sans doute là la loi du genre, de même qu'une certaine propension à rejeter comme « very old-fashioned approach » des travaux qui ne s'inscrivent pas dans la ligne des interprétations actuellement reçues en milieu anglo-saxon. Cependant, outre qu'il a été fait appel à une chercheuse française (F. Laubenheimer, pour le chapitre « Amphoras and shipwrecks : Wine from the Tyrrhenian coast at the end of the Republic and its distribution in Gaul »), on notera que les ouvrages français sont largement mis à contribution dans les domaines où ils font autorité et où il paraîtrait difficile de ne pas les recommander à des lecteurs, quelle que soit leur langue (ainsi, le chapitre sur les édifices de spectacles, « Public entertainment structures », dû à M. Zarmakoupi, fait appel, comme ils le méritent, aux travaux de E. Frézouls, P. Gros, J.-P. Thuillier, J.-C. Golvin). La bibliographie générale donnée en fin de volume, qui, avec ses 100 pages (p. 611-710), constitue un excellent outil de travail, est fort heureusement loin de se limiter aux seuls travaux rédigés en anglais.

L'ouvrage s'articule sur six parties. La première, « Material culture and its impact on social configuration », traite d'architecture (bains, édifices de spectacles, maison), de la production céramique et de son impact (céramique locale avant l'essor de la sigillée, amphores), de la monnaie, des armes, et aussi de l'anthropologie physique révélée par les restes humains et de la démographie. La deuxième, « Archaeology and the landscape », de la transformation du paysage à cette époque, à Rome et en Italie, de l'agriculture, des données concernant la religion et le rituel et même du camp romain. La troisième, « Archaeology and ancient technology », de l'orientation des villes et de la centuriation du territoire, des carrières et des techniques de construction, des aqueducs et de l'approvisionnement en eau, du réseau routier, des

villas rurales, des ports. La quatrième, « The archaeology of identity », tourne autour de la difficile question, d'importance historique cruciale, de l'identité ethnique et de la possibilité de l'appréhender à travers la culture matérielle que révèle l'archéologie ; les cinq chapitres sont consacrés à la problématique globale de la romanisation et aux cas particuliers de l'Étrurie, de Paestum et des Lucaniens, du Samnium et de Rome elle-même, pour les débuts de son histoire. La cinquième partie, « The archaeology of Empire during the Republic », élargit l'enquête aux dimensions du monde romain, avec, outre des chapitres relatifs à la question générale de l'identité (bizarrement placés dans cette partie et non dans la précédente), à Rome, notamment en tant que capitale du monde méditerranéen, et à Cosa, d'autres sections, attendues, sur la Sicile (et la Sardaigne), l'Afrique, l'Espagne, la Grèce — mais aussi, étrangement, sur la Palestine, dont on se demande ce qu'elle vient faire dans un ouvrage consacré au monde romain de la période républicaine, alors qu'il aurait été au moins aussi légitime de traiter de la Gaule, qui n'apparaît pas dans l'ouvrage, pas même pour sa partie cisalpine. Une sixième partie, enfin, intitulée « Republican archaeology and the twenty-first century », constitue en fait un appendice, permettant d'aborder deux points qui n'avaient pas leur place dans les parties précédentes : l'utilisation des moyens informatiques en archéologie, à partir d'un programme de Bradford University, et la question des œuvres d'art apportées à Rome, soit comme butin de guerre, soit dans un contexte moins dramatique.

Cette longue liste de points traités, quelque peu fastidieuse, donne au moins une idée de la variété et de la richesse des thématiques abordées. Il s'agit, il faut le rappeler, d'un exposé d'archéologie : on ne s'attendra donc pas à y voir développés à fond les aspects historiques ou culturels des points abordés. Ainsi, le camp romain est étudié d'un point de vue technique, sans que soit envisagée l'importance de cette question dans la vision que les Romains se faisaient d'eux-mêmes et de leur supériorité militaire par rapport à un monde grec qui posait comme maître de la castramétation Pyrrhus, qu'ils avaient eux-mêmes vaincu. De même, dans l'étude sur l'armée et l'armement, on ne trouvera rien sur les implications au niveau de la société, pas même pour la « révolution hoplitique » ou l'ouverture de la légion aux prolétaires. De la même manière encore, la présentation de l'orientation des villes n'aborde pas la portée cosmique et religieuse de la fondation de l'*urbs iusta*. Mais il ne faut pas demander à cet ouvrage, généralement bien informé et de lecture agréable, plus que ce qu'il entend offrir à son public.

Dominique Briquel.

André Laronde, Pierre Toubert & Jean Leclant (dir.), *Histoire et archéologie méditerranéennes sous Napoléon III*. Actes du 21e colloque de la villa Kérylos, à Beaulieu-sur-Mer, les 8 & 9 octobre 2010 (Cahiers de la villa « Kérylos », n° 22) : Beaulieu-sur-Mer – Paris, diffusion de Boccard, 2011, 275 pages.

On n'ouvre pas sans émotion aujourd'hui ce volume, dont, à peine trois ans après la tenue de ce colloque, les deux maître d'œuvres qui avaient introduit les débats nous ont quittés… Il témoigne en tout cas de l'ampleur des vues que permet ce type de rencontre, tenue sous les auspices de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et réunissant, de ce fait, comme par définition, d'éminents spécialistes d'horizons divers, ainsi que pouvait le rendre possible la collaboration de l'égyptologue, de l'archéologue classique et du médiéviste qui en ont été les responsables.

Parmi les treize communications que regroupe le volume, deux regardent l'Égypte (N. Grimal présentant la personnalité de Mariette Pacha, D. J. Grange

s'attachant à la place de l'Égypte dans l'Exposition universelle de 1867), une le Proche-Orient (C. Robin sur la mission d'Ernest Renan en Phénicie), une l'Afrique du Nord (P. Morizot sur les débuts de l'archéologie romaine en Algérie), une la Grèce et la Macédoine (M. Sève pour les missions scientifiques envoyées à cette époque dans ces régions), une les antiquités nationales (Y. Le Bohec à propos d'Alésia), deux l'enrichissement des collections françaises sous le Second Empire (G. Nadalini pour la collection Campana, J.-B. de Vaivre pour les canons de Rhodes offerts par le sultan Abdülaziz à Napoléon III), trois interventions situant plutôt le type d'intérêt que l'empereur portait aux témoignages du passé, qu'ils fussent littéraires ou matériels (G. Ferragu, A. Laronde, R. Recht), et deux autres — le colloque se passant en pays niçois — à la situation particulière de Nice, alors rattachée à la France à la suite de la campagne d'Italie (G. Pécout pour le cadre politique et social du rattachement, P. Arnaud pour les aspects archéologiques).

Dans ce vaste panorama, tout n'est certes pas lié à l'action personnelle de l'empereur — le développement de l'archéologie en Algérie n'a pas attendu le Second Empire — et a même parfois été fait contre son gré — Mariette se considérait avant tout comme le responsable du patrimoine égyptien et n'a pas hésité à s'opposer au cadeau que le khédive Ismaïl Pacha voulait faire à l'impératrice, séduite par des bijoux qui avaient été retrouvés dans la tombe de la reine Ahhotep, ce qui a provoqué un froid durable entre le souverain et lui. Mais ce volume n'en montre pas moins que ce Napoléon le Petit, tant décrié lorsque la France eut changé de régime (cela n'entrait pas dans le cadre du volume, mais on peut se souvenir des critiques qui ont été adressées sur les fouilles menées sous son égide à Alésia), a voulu mener une grande politique culturelle, lançant des missions dans les Balkans et en Phénicie, comme son oncle l'avait fait, en son temps, lors de l'expédition d'Égypte, veillant au développement de l'archéologie nationale comme à l'enrichissement des musées. Sans doute n'avait-t-il pas, comme il en aurait peut-être rêvé, l'étoffe d'un érudit, mais au moins sut-il s'entourer de collaborateurs de valeur — et ce n'est pas un des moindres intérêts du livre que de rappeler l'importance de Victor Duruy, voire du Badois W. Froehner. Et, rappelle Y. Le Bohec, on le voit, dans sa lecture des *Commentaires* de César, s'attacher, d'une manière étonnamment moderne, à la vision du légionnaire de base, faire partager aux lecteurs de *La Guerre des Gaules* de César ses peurs et ses fatigues. Il est de bon ton aujourd'hui de donner une image positive du Second Empire : comme le souligne P. Toubert, tirant les conclusions du colloque, la lecture de ces pages montre que ce n'est pas injustifié, malgré les limites de celui qui présidait alors aux destinées du pays.

Dominique Briquel.

Épigraphie. Paléographie. Numismatique

Christian Touratier, *La Fibule de Préneste* (Collection « Langues et langage », n° 23) : Aix – Marseille, Presses Universitaires de Provence, 2013, 273 pages.

L'Auteur, un linguiste très marqué par la tendance néo-bloomfieldienne et surtout intéressé par la syntaxe synchronique du latin, a subi, comme beaucoup d'autres, la fascination de l' « affaire » qu'a provoquée Margherita Guarducci en 1980, par son refus catégorique de reconnaître l'authenticité de notre plus ancien texte latin,